

sur son visage ; ses jambes tremblèrent et il s'affaissa sur le sol, mourant de peur.

Cet évanouissement faillit le sauver.

En effet, la bagarre continuait encore, lorsqu'il revint à lui.

Profitant de la mêlée, il se dressa lentement et se glissa entre les jambes des combattants. Puis prenant son élan, il se mit à fuir. Mais le malheur voulut qu'il passât près de Gervaise qui, en ce moment, contemplait cette scène de combat et de tuerie.

Malgré son émotion, la jeune fille aperçut Lafouine qui s'arrêta, effaré, devant elle.

Le gnome eut un rictus épouvantable, et Gervaise poussa un cri d'effroi, comme à la vue d'un serpent.

Le grand Louis entendit l'appel de détresse de son amante. En deux bonds, il fut près d'elle.

La vue de Lafouine mit le comble à sa fureur déjà excitée par le combat sanglant qu'il venait de livrer.

Un véritable rugissement de haine sortit de sa poitrine, et abattant sa large main sur son ignoble rival, il l'aplatit presque contre le sol.

Mais Du Cantel et des Mondrins, dont ce cri avait attiré l'attention, se précipitèrent vers le grand Louis pour sauver le bossu qui râlait déjà sous la puissante étreinte du géant.

— Cette mort serait trop douce, dit Noël ; d'ailleurs, nous le ferons parler et il pourra nous donner de précieux renseignements. Laissez-le vivre provisoirement.

— Oh ! j'aurais eu tant de plaisir à le broyer de mes mains, dit Bergerat dont la rage était à son comble.

— Bon ! vous l'étrangleriez plus tard ; c'est votre prisonnier ; il vous appartient ; mais dans l'intérêt de tous, laissez-nous en tirer ce que nous pourrons. Après, vous le ferez mourir à petit feu, si vous voulez. Voyez-vous, mon cher, la vengeance est un mets qui aime à être mangé froid.

Cette intervention, tout en arrachant Lafouine à une mort immédiate, ne lui montra pas une perspective bien riante, et il ne crut pas devoir remercier ses terribles sauveurs.

Du Cantel voulait savoir surtout ce qu'étaient devenus sa chère Marie-Jeanne et ses enfants.

Il interrogea donc immédiatement Lafouine, et il apprit du bossu toute la scène émouvante que nous avons racontée.

L'admirable dévouement de la noble femme lui arracha des larmes, mêlées d'éclats de fureur contre les bourreaux qui avaient soumis un cœur de mère à une si épouvantable torture.

— Quel est le misérable, demanda-t-il d'une voix stridente, qui a eu l'affreuse idée de vouloir égorger mon enfant ?

— Il est mort, répondit Lafouine d'une voix tremblante ; je crois même que c'est vous qui l'avez tué.

— Il y a donc une justice de Dieu ! s'écria Du Cantel, en levant les bras au ciel.

— C'est ce qui doit faire espérer que Dieu bénira nos armes, ajouta le vicaire de Saint-Saturnin, car nous nous sommes levés pour combattre au nom de l'équité et de la justice.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda le grand Louis.

— Ma femme, mes enfants, toutes les malheureuses familles que je devais protéger, sont à Rouen, au fond de noirs cachots, livrés à toutes les souffrances, à toutes les privations, à toutes les douleurs ; il faut les aller délivrer.

— Rouen est notre premier objectif, dit des Mondrins ; c'est là que nous nous rendions, vous le savez ; c'est dans la capitale de la Normandie que nous espérons faire abolir les décrets qui ruinent notre pays.

— Je sais qu'une grande fermentation y règne ; que le peuple et la bourgeoisie y sont à l'état de révolte latente. Mais, pensez-vous, avec les faibles forces dont nous disposons, pouvoir prendre la ville d'assaut et battre, derrière les ramparts, les troupes du roi qui s'y tiennent retranchées ?

— Ne connaissez-vous pas dans l'histoire des coups de mains plus audacieux ?

— Oui ; mais songez que vous n'avez sous vos ordres que des paysans inexpérimentés.

— Le combat heureux que nous venons de livrer doit les avoir un peu aguerris.

— Avez-vous un plan ?

— Peut-être.

— Alors n'hésitez pas à le mettre à exécution ; nous sommes prêts à vous suivre.

— Je le sais. Mais, avant de nous mettre en marche, j'aurais besoin d'un émissaire, homme sûr et habile, qui sût acheter des complaisances et distribuer l'or à propos.

— Je vous comprends : nous ménager des intelligences à Rouen et nous en rendre l'entrée plus facile.

— Si Jacques était de retour !...

— Jacques ? fit des Mondrins.

— Oui ; c'est un paysan que Marie-Jeanne a sauvé de la mort. Je le connais ; c'est un homme prudent et avisé... Il est parti ce matin pour chercher des vivres. Je m'étonne qu'il ne soit pas revenu.

En ce moment une tête curieuse et étonnée se montra à travers les arbres ; puis un corps se dessina et une voix se fit entendre.

— Voici Jacques, monsieur Du Cantel.

— Enfin te voilà ! s'écria celui-ci tout joyeux.

— Oui ; et ce n'est pas sans peine et sans danger. Mais je vous croyais tous massacrés ici ; j'ai vu avec désespoir emmener Mme Du Cantel. Ah ! j'ai failli mourir de douleur. Je voulais m'élancer au risque de me faire tuer. Mais j'ai pensé que ma vie pouvait vous être utile encore.

— Je ne doute pas de ton courage et de ton dévouement, et je vais, pour t'en donner une preuve, te prier de mettre l'un et l'autre à notre service.

— Ma vie vous appartient, dit Jacques avec une simplicité héroïque.

— Notre vie à tous appartient à la cause que nous défendons, répliqua Du Cantel d'une voix grave.